

Le nouveau régime de conformité

Mathieu Bélisle

Numéro 75, hiver 2019

Le néoconformisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, M. (2019). Le nouveau régime de conformité. *L'Inconvénient*, (75), 33–41.

Le nouveau régime de conformité

ESSAI Mathieu Bélisle

– Vous êtes donc libre ? demanda-t-elle.
– Libre ? oui ! dit Karl, et rien ne lui semblait plus dépourvu d'intérêt.
Franz Kafka, *L'Amérique ou le disparu* (1927)

1.

Jamais, sans doute, dans toute son histoire l'humanité n'a-t-elle connu un monde aussi apaisé, aussi dénué de violence que le nôtre. Les statistiques ne mentent pas : de nos jours, l'homme de la rue risque moins de se faire tuer par un terroriste, un soldat ou un membre du crime organisé que de périr dans un accident de la route¹. Et malgré toute la publicité qu'on leur accorde, les guerres se font toujours plus rares, toujours moins meurtrières. Un tel apaisement ne tient pas au fait que nous, hommes et femmes du 21^e siècle, avons enfin trouvé, après des millénaires de recherches et de tâtonnements, le modèle de la société parfaite, ou que nous avons atteint un plus haut degré de vertu que nos ancêtres, mais au fait que nous sommes soumis, bon gré mal gré, à un ordre dont le pouvoir est devenu extraordinairement puissant, grâce à une mise au pas aussi discrète que profonde. Cet ordre est en mesure d'exiger de nous une conformité de tous les instants, non pas à la

manière brutale et inefficace – car terriblement coûteuse – des États totalitaires, même si l'hypothèse orwellienne demeure plausible (pensons à la Chine, en voie d'instaurer, au moyen de la technologie de reconnaissance faciale, une « dictature digitale² »), mais à la manière tranquille et anesthésiante des États démocratiques mis au service du « doux commerce ». L'ordre en place, qui se trouve à la fois partout et nulle part, et qui ne répond à aucune instance centrale (qu'on se rassure : je ne nourris pas de soupçons complotistes), nous maintient dans l'illusion de la liberté entière grâce à des mécanismes de conformation aussi peu visibles que possible, qui n'en établissent pas moins le cadre rigoureux à l'intérieur duquel il nous est permis d'évoluer.

L'illusion de liberté entière tient d'abord au fait que nous jouissons d'un éventail d'existences possibles suffisant pour croire que le monde dans lequel nous évoluons constitue un espace sans balises, un champ

résolument ouvert. La vieille conception fataliste de l'existence a été remplacée par une conception possibiliste, suivant laquelle notre existence est susceptible de bifurquer à tout instant grâce au seul pouvoir de la volonté. Mais une telle illusion tient surtout au fait que nous sommes constamment encouragés à mesurer la situation présente à l'aune du monde passé – un monde où les possibilités dont nous disposons aujourd'hui étaient à peu près inexistantes –, à mesurer l'écart avec le monde ancien pour confirmer la supériorité du monde présent. Ce monde passé a beau s'être éteint il y a longtemps, il a beau n'être connu d'à peu près personne, il est maintenu en vie à titre de repoussoir nécessaire, d'idiot utile, que nous convoquons chaque fois que nous voulons nous rassurer sur les mérites de notre temps. En gardant les yeux fixés sur ce passé, nous maintenons notre attention sur les contraintes auxquelles nous avons échappé plutôt que sur les obligations nouvelles auxquelles nous sommes tenus de nous conformer. Si bien que, même sans l'avoir vécu, nous connaissons ce passé pour tout ce qu'il représente de détestable : les curés qui dictaient aux paroissiens le choix du bon candidat aux élections et exigeaient des femmes qu'elles fassent plus d'enfants, les bureaux de censure qui désignaient les bonnes lectures et prononçaient les anathèmes, les interdits qui mettaient un frein aux désirs et empêchaient de penser, et ainsi de suite. Nous songeons avec effroi aux conditions de vie misérables de nos ancêtres, à leur dépendance envers la terre et les bêtes auxquelles ils devaient sans relâche dispenser des soins, à cette pauvreté d'existence dont nous remercions notre époque de nous avoir libérés.

Bref, le régime de conformité des sociétés anciennes, nous le connaissons parfaitement : c'est un régime fondé sur l'autorité de la tradition, qui assure la reproduction du passé dans le présent, un régime où le présent et le passé constituent en vérité une seule et même temporalité, l'équivalent d'un continuum. Il n'y a pas besoin de musées ou d'historiens pour conserver la mémoire de ce qui s'est perdu, car la mémoire de l'essentiel, dans un tel monde, n'est jamais perdue. Elle demeure vivante, inscrite dans les mœurs communes et dans le « bon sens » partagé par les membres de la communauté, dans les rites qui ponctuent la marche du temps et assurent le maintien d'un cadre de référence. Cela ne signifie pas, bien sûr, que dans un tel régime rien ne change (Hegel a bien montré

que l'histoire humaine se caractérise par une succession de changements, fruit du mouvement de l'« Esprit universel »), mais que le changement, quand il survient, est le plus souvent vécu sur le mode de la perturbation temporaire ou de la crise à résoudre. La lutte contre le passé est même possible, mais cette lutte est non pas celle du présent contre le passé, mais celle *d'un passé contre un autre passé*, d'un passé honni au nom d'un passé redécouvert et réinterprété, par exemple quand les intellectuels renaissants opposent à la scholastique médiévale l'humanisme gréco-romain. Dans ce contexte, la nouveauté absolue ne peut faire autrement que provoquer le scandale, un emballement mimétique violent dont la victime ne peut se défendre qu'en multipliant les appels à l'autorité du passé³. Dans tous les cas, l'ancien régime de conformité obéit à une logique verticale, dans la mesure où il repose sur le postulat de la supériorité du passé, sur la valeur de normes éprouvées par le passage des siècles, en comparaison desquelles le présent fugace et l'avenir incertain n'ont guère de poids. Pour les hommes et les femmes qui vivent dans un tel régime, la part du sacrifice est sans doute moins grande qu'on ne le croit lorsqu'on en juge a posteriori. Car l'éventail des possibilités auxquelles nous avons accès, ils n'ont tout simplement pas conscience qu'il pourrait exister. Ils ignorent ce qui leur manque – et il se peut d'ailleurs qu'en regardant la vie de ces ancêtres nous ignorions nous aussi ce qui, de leur vie, nous manque. Quoi qu'il en soit, ces hommes et ces femmes du monde ancien se soumettent de bon gré à l'ordre en place, à ses normes et à ses valeurs, pour la simple raison que cela a toujours été, qu'il n'y a pas d'intérêt à faire autrement.

2.

La modernité peut se lire comme l'histoire d'une critique systématique, et de plus en plus radicale, de l'ancien régime de conformité. Elle vise la destruction de l'ordre passé, le renversement de l'autorité de la tradition, au profit d'un présent chargé de possibilités inédites dont elle a l'intuition, sans en avoir encore la certitude, qu'elles recèlent un extraordinaire pouvoir de transformation. Ce qui est clair pour les modernes, c'est que l'ancien régime ne peut plus continuer, qu'il est devenu incompatible avec les aspirations du monde nouveau, lequel ne peut plus (et ne veut plus) reproduire le passé. Mais ce qui rend cette période de l'histoire si riche, c'est

qu'elle ne vient pas immédiatement à bout de la tradition, que l'ancien régime de conformité, en raison de son enracinement dans les institutions et dans l'imaginaire commun, continue de résister et de se maintenir tant bien que mal. Certes, les vertus anciennes d'imitation et de transmission sont bel et bien en voie d'être remplacées par les vertus nouvelles d'originalité et de rupture. Les modernes multiplient d'ailleurs les bravades et les gestes d'éclat (les futuristes russes : « Nous crachons le passé qui nous colle aux dents. Nous sommes beaux dans la trahison inflexible de notre passé »), mais au fond, et c'est là l'essentiel, ils demeurent largement tributaires du monde dont ils cherchent à s'émanciper, d'autant que leur critique du monde ancien tout comme leur célébration du monde nouveau, ils les formulent avec le langage et les références hérités du monde qui les a formés. La célèbre injonction de Rimbaud, « Il faut être absolument moderne », n'a de sens que parce qu'elle vient d'un poète issu du monde ancien, formé par de vieux maîtres exigeants et rompu à l'art de la composition grecque et latine – elle vient de celui qui sait à quel monde il a décidé de tourner le dos. On trouve la même tension entre l'ancien et le nouveau dans « Zone » d'Apollinaire. Dans ce poème que l'histoire littéraire considère comme emblématique de la modernité esthétique, l'enthousiasme pour la nouveauté et l'impatience envers le monde ancien s'expriment dans le même souffle :

*À la fin tu es las de ce monde ancien
Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin
Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine*

Mais après des vers consacrés à la beauté prosaïque du paysage urbain (« J'aime la grâce de cette rue industrielle / Située à Paris entre la rue Aumont-Thieville et l'avenue des Ternes »), Apollinaire ne peut s'empêcher, dans un passage du long poème que les anthologies littéraires ont l'habitude d'écarter parce que son contenu paraît étrangement nostalgique, et donc contraire à la vulgate moderne, d'exprimer son désarroi à l'égard d'un monde où la critique de l'ancien n'a pas débouché sur quelque chose de satisfaisant :

*Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près⁴*

Un tel passage met en évidence la conscience négative – et donc éminemment malheureuse – de ces modernes qui continuent d'éprouver le pouvoir du régime

ancien sans être toutefois en mesure d'y adhérer. Il illustre une tension féconde, la même que je trouve chez Valéry Larbaud qui, dans sa fameuse « Ode », invoque le pouvoir d'inspiration de la locomotive comme on invoquait jadis celui des Muses (« Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce, / Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée, Ô train de luxe ! [...] Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement / Entrent dans mes poèmes et disent / Pour moi ma vie indicible ») ; ou alors chez Georges Forest qui, dans « Sardines à l'huile », poème aux accents préwarholiens, réclame des petits poissons entassés dans des boîtes de conserve de fabrication industrielle qu'ils aient une pensée pour lui, depuis le Paradis où leur « pauvre âmette ingénue » a trouvé refuge : « Sans voix, sans mains, sans genoux / sardines, priez pour nous⁵!... »

Les modernes ont bien compris que le présent ne peut plus reconduire le passé à l'identique, que peut-être, en fait, il n'a jamais pu y arriver pleinement. Ils prennent la mesure d'un écart dont ils commencent à voir qu'il ne tient pas de la crise temporaire, d'un dysfonctionnement passager de la reproduction sérielle, mais qu'il annonce une rupture définitive, un véritable hiatus entre le passé et le présent. Ils profitent de la brèche ouverte pour établir l'identité distincte du temps présent, pour en proclamer l'autonomie vis-à-vis du passé. Nous connaissons l'aphorisme de René Char – « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament⁶ » – qui peut se lire comme une déclaration d'indépendance du temps présent, comme un acte d'insubordination qui pave la voie à ce qu'Octavio Paz appellera, non sans ironie, la « tradition de la rupture ». À bien des égards, l'existentialisme, qui fleurira sur les ruines d'une Europe dévastée par les guerres, peut être considéré comme une philosophie née de cette crise du temps, de l'irréparable dislocation entre un passé et un présent qui ne communiquent plus, ou alors qui communiquent de plus en plus difficilement. Si l'existence précède l'essence, ainsi que Sartre l'affirme dans sa célèbre conférence prononcée en 1945, *L'existentialisme est un humanisme*, c'est que l'individu peut désormais se considérer comme une monade libre des déterminations, comme un pur jaillissement, sans autre contrainte que celle de devenir l'auteur de sa propre vie, d'être à lui-même sa propre origine. À la même époque, Borduas et les cosignataires du *Refus global* insistent sur la nécessité de « dégager le présent des limbes du passé ». « Fini l'assassinat massif du présent et du futur à coup redoublé du passé. [...] Le passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous sommes toujours quittes envers lui⁷. »

J'insiste : ces gestes de rupture à l'égard du passé témoignent d'une contradiction féconde, dans la mesure où ils portent la marque d'un passé qui, malgré les dénégations, n'est pas encore passé mais demeure un interlocuteur incontournable, nécessaire même. L'appel à la magie, l'ouverture vers l'inconnu sont formidablement séduisants pour des artistes qui sont encore soumis à l'ancien régime de conformité, qui portent encore, quoi

qu'ils disent, le poids des siècles. C'est leur capacité à écrire au sein même de la brèche, à créer à même l'écartèlement entre un passé encore vivant et un présent riche de nouveauté qui rend leurs œuvres si fortes. Le passé n'a plus l'autorité de jadis, mais il existe encore, *en tant que source privilégiée d'altérité*, en tant qu'il génère au sein de chaque artiste, de chaque penseur une lutte de tous les instants, un affrontement entre le monde ancien qui les a formés et le monde présent qu'ils désirent embrasser. Mais un tel conflit, qui impose à chacun l'équivalent du grand écart, ne peut pas durer. Comme l'écrivent les signataires du *Refus global* dans une formule qu'on peut considérer comme hautement prophétique : « L'écartèlement aura une fin⁸. » En ce sens, il faut envisager la modernité comme une période transitoire, un moment de l'histoire des sociétés humaines où le présent s'affirme comme temporalité distincte et nouveau foyer normatif sans pour autant que l'ancien régime de conformité soit définitivement vaincu. C'est probablement à cet instant précis que le sentiment de liberté peut sembler le plus fort, puisque la liberté s'éprouve d'abord de manière négative, comme soustraction à un ordre, à un régime existants, comme découverte d'un espace non encore balisé, échappant à toute régie. Une telle situation est cependant temporaire, dans la mesure où le régime de conformité à l'ordre ancien montre chaque jour un peu plus sa faiblesse et son inefficacité, où sa mécanique tourne de plus en plus à vide, les vieilles courroies de transmission s'appêtant à céder.

3.

La modernité prend fin le jour où le passé se trouve définitivement vaincu et n'existe plus qu'à l'état de relique ou de trace, et peut dès lors être récupéré et mobilisé au profit de la nouveauté ou, si l'on préfère : en fonction des intérêts du moment. La postmodernité, qu'on peut aussi appeler *hypermodernité*, *modernité extrême* ou même *seconde modernité*, cela importe au fond assez peu, correspond à ce moment de l'histoire où le conflit entre le passé et le présent est terminé, où il n'existe plus que sous une forme théâtralisée et parodique, le passé apparaissant de plus en plus comme un adversaire absent, comme un simulacre d'altérité (j'y reviendrai). Le nouveau régime de conformité, contrairement à l'ancien, n'exige pas de se conformer à ce qui a toujours été

mais à ce *qui advient*, non à ce qui fut mais à ce *qui est*. Ce régime conduit non pas à la reproduction de modèles passés ou hérités, mais à la reproduction de modèles contemporains, coprésents. Il consacre « l'avance irrattrapable de l'actuel sur le légitime⁹ », pour le dire avec Peter Sloterdijk, remplaçant la logique verticale du régime ancien par une logique horizontale qui favorise l'imitation du présent plutôt que du passé, d'un présent dont la supériorité sur le passé a été établie une fois pour toutes, en tant que porteur de nouveauté, de perpétuel changement. Et il importe peu, en vérité, que la nouveauté en question soit vraiment neuve : l'idée est que cela advienne, que cela surgisse à *présent*, comme quelque chose qui est conçu ou vécu sur le mode de l'inédit, en tant que distinct de ce qui a été. On pourrait donc dire que ce nouveau régime de conformité se déploie au sein même de la crise du temps si admirablement décrite par François Hartog, qu'il prospère dans un monde « en état d'instabilité définitive¹⁰ », pour autant que l'on puisse concevoir le fait que cette instabilité aspire à devenir une forme de stabilité, que le *perpetuum mobile* présente pour nous le visage de la (nouvelle) normalité.

Que le nouveau soit la réactualisation ou même le retour de l'ancien, qui s'en soucie vraiment ? C'est le propre de la mode, néophile et amnésique, d'assurer la succession rapide des formes et des idées, de permettre aux objets de succéder aux objets, en vertu d'une logique suivant laquelle ce qui vient de passer – ou d'atteindre l'heure de sa péremption – doit subir une dévaluation aussi brutale que maximale afin que la valeur de ce qui advient soit d'autant rehaussée. Cela ne signifie cependant pas que le passé n'existe plus, loin s'en faut. Dans le nouveau régime de conformité, le passé proche subit une dévaluation violente, c'est vrai, mais le passé lointain existe encore, et peut-être même plus que jamais, *en tant qu'artefact*, sous une forme préservée, conservée « sous vide », c'est-à-dire, en somme, entièrement neutralisée. Les travaux des historiens s'intensifient, les œuvres et les objets anciens sont accessibles au plus grand nombre grâce à la numérisation et à la mise en réseau, grâce aux musées qui grandissent et se multiplient et à l'industrie qui met en marché des copies innombrables, et des copies de copies, pour profiter de l'engouement soudain pour telle période, tel mouvement ou tel courant de pensée. Mais l'essentiel, ici, est que le lien entre la chose

et son origine est coupé, que la chose est privée du contexte de sa naissance, qu'elle évolue en dehors de son habitat « naturel », dans un cadre parfaitement artificiel. C'est la perte du lien avec l'origine, du lien avec l'intention et la signification premières, de ce qui constitue en fait le sens même de la filiation, qui favorise les pratiques de métissage et d'hybridation si représentatives de la postmodernité, qui ouvre le passé à un nombre infini de relectures et de réinterprétations, et donc aussi à des entreprises de récupération toujours plus affirmées. Je pense, entre mille exemples, à ce premier ministre canadien s'empressant de revêtir les costumes folkloriques venus des quatre coins du monde, des costumes qu'il arbore comme autant de simulacres, comme autant de versions possibles de lui-même, sans bien voir que ses déguisements témoignent moins de la volonté d'aller à la rencontre de l'autre que du désir éminemment actuel de libérer cet autre du poids de son histoire. Porter tous les costumes, celui d'un Indien, d'un autochtone, d'un Juif ou d'un Grec, peu lui importe au fond, car il ne s'agit pas de manifester son empathie envers l'autre, mais de s'emparer de lui, de le réduire à l'état d'artefact parfaitement neutralisé, et donc interchangeable. C'est une manière de rendre l'autre semblable à soi-même, à soi-même en tant que négation de l'origine, en tant que pure dérobade devant la question de l'être. C'est un des effets inattendus de ce nouveau régime : nous rendre indifférents à la provenance des êtres et des choses, nous détourner de ce qui leur confère une identité, au point de laisser la question de l'origine sombrer tout doucement dans l'ordre de l'innommable et de l'irreprésentable, de ce qu'on appelait dans le monde ancien le *tabou*.

Dans un régime qui établit la valeur de ce qui est au détriment de ce qui a été, le vrai pouvoir appartient certainement à ceux qui savent mobiliser le passé pour répondre aux intérêts du présent, mais peut-être encore davantage à ceux qui sont en mesure de voir venir, de prédire de quoi le prochain présent sera fait, ceux qui, en somme, savent discerner dans le vaste champ des possibilités contenues dans le réel celles qui s'apprêtent à éclore. En ce sens, les dominants sont ceux qui se conforment non pas à ce qui advient – car il faut laisser un tel comportement à la foule moutonnaire habituée de suivre les tendances – mais à ce qui est non encore

advenu, à ce qui est à-venir. Le conformisme le plus hardi, celui qui suscite le plus d'admiration, est donc celui qui est vécu *par anticipation*. À une époque aussi confuse que la nôtre, où l'ancien ne se distingue plus du nouveau, ni le faux du vrai, une telle capacité à anticiper l'avenir passe bien sûr pour de l'anticonformisme. Mais il faut remarquer que ceux qui se font un devoir d'être subversifs et avant-gardistes, insubordonnés et irrévérencieux, et de *le montrer* se situent non pas en marge de la vie publique mais en son centre, au cœur d'un dispositif social qui produit machinalement de l'anticonformisme comme on fabriquait jadis du conformisme. Ces anticonformistes autoproclamés aiment croire qu'ils repoussent les limites et abattent les frontières, toujours prêts à résister à la menace de nouvelles normes aliénantes, alors qu'en réalité ils enfoncent des portes mille fois ouvertes, ratissent un territoire parfaitement balisé, que leur lutte contre le système répond à une attente du système, que le combat acharné contre la norme est simplement devenu, dans le régime actuel, le nouveau visage de la norme. Bref, la nouvelle conformité, c'est la non-conformité ouvertement déclarée et activement recherchée : est conformiste celui qui se conçoit d'emblée comme anticonformiste, celui qui cherche, chaque fois qu'il pense et agit, à faire la preuve de sa capacité à vivre dans le mouvement et l'impermanence des êtres et des idées, celui qui va jusqu'à rompre avec ce qu'il est ou ce qu'il a été afin de se rendre disponible, avec un zèle et une énergie sans cesse renouvelés, à ce qui n'est pas encore. Ce conformisme par anticipation traduit d'ailleurs une aspiration étrange : donner naissance à un être humain infiniment modelable, toujours-déjà ouvert et adapté à ce qui advient, prêt à répondre sans délai ni réserve à l'appel du moment – c'est le sens même du « *Just do it!* » de Nike –, ce point de l'évolution humaine où le conformisme ne sera plus vécu par les individus comme un effort ou un renoncement, ne constituera plus même un processus conscient, mais relèvera simplement de l'ordre des choses, sera l'équivalent d'une mise à jour de programme, comme on fait pour les ordinateurs et les robots.

4.

La puissance du nouveau régime de conformité tient dans sa capacité à cacher la source de son autorité, à rendre son origine insaisissable, impossible à fixer, en

décourageant toute interrogation quant à la provenance des idées, des personnes et des objets. Il faut dire que c'est le propre du présent de se dérober sans cesse, lui qui naît pour mourir aussitôt afin d'être remplacé par un nouveau présent, qui sera remplacé à son tour, *ad infinitum*, sans autre mérite que d'incarner ce qui change, cela même qui, au fond, n'a pas d'identité. Car établir l'identité d'une chose suppose la possibilité d'évaluer sa ressemblance avec une autre. Mais comment établir un rapport de ressemblance avec ce qui échappe à la fixité, se dérobe à toute saisie ? La puissance de ce nouveau régime tient aussi au fait que les mécanismes de conformisation sont de moins en moins faciles à discerner, qu'il devient impossible de les distinguer du cours des choses. Kafka a bien montré que le pouvoir le plus implacable est celui dont le commandement demeure silencieux. Mais à la différence de Joseph K., qui se mesure à une institution qu'il croit avoir identifiée (dans *Le procès*, c'est un tribunal élitif et secret, dont on peut néanmoins supposer qu'il existe), dans le nouveau régime aucune instance ne peut être identifiée comme foyer autorisé de la norme, comme détentrice des pouvoirs d'évaluation et de sanction. Dans un tel régime, le « centre » est à la fois partout et nulle part ; son influence n'est pas concentrée entre quelques mains mais aussi diffuse que possible. Les procédures de conformisation ne sont plus la charge des institutions. La plupart d'entre elles, comme l'école et la famille, continuent bien sûr de transmettre des savoirs, de définir des normes et d'évaluer le degré de conformité des comportements à des attentes. Mais à mesure qu'elles cèdent au mouvement néophile qui emporte toute résistance, elles perdent leur caractère d'institution, avec une histoire, des principes et des intérêts qui leur appartiendraient en propre, pour devenir de simples vecteurs chargés d'assurer la mise en disponibilité des individus dont elles ont la charge.

Les institutions, de toute façon, ne comptent plus tellement, dans la mesure où le nouveau régime de conformité délègue la définition de ses normes et l'application de son pouvoir de sanction directement aux individus, qui en usent dans la conduite de leur vie aussi bien que dans la surveillance qu'ils exercent les uns sur les autres. Plus besoin d'une organisation chargée de la censure ou des procédures d'inquisition : nous devenons tous, chacun à notre mesure, autant de petits

bureaux de censure, autant de petits inquisiteurs soucieux aussi bien de notre propre conformité que de celle de notre prochain. Les critères de performance et les standards de qualité, nous n'avons plus à les chercher ailleurs, auprès d'une autorité extérieure à nous-mêmes : chacun devient, en vertu du principe d'« autotranscendance¹¹ », le foyer de sa propre norme ; il se trouve investi du pouvoir de censure et d'autocensure, de la capacité d'évaluer les mérites des uns et des autres, aussi bien les comportements et les idées que les biens et les services. C'est d'ailleurs à l'exercice quasi permanent du contrôle et de l'évaluation que nous convient les réseaux sociaux, dont on vient à croire qu'ils ont été créés pour répondre à une attente du système, c'est-à-dire à un besoin de surveiller et d'être surveillé¹² inscrit en chacun de nous, pour favoriser la soumission volontaire des individus au jugement des autres, leur permettre à chaque instant de mesurer leur niveau d'approbation, et donc aussi de se corriger eux-mêmes en fonction d'une rétroaction – ou d'une absence de rétroaction, le « silence » apparaissant, sur ces réseaux, comme un juge particulièrement sévère. On pourrait croire que la possibilité pour chaque individu d'incarner le foyer de sa propre norme, d'être autotranscendant, puisse provoquer des affrontements violents, peut-être même des bouleversements à l'échelle de la société. Or c'est le contraire qui se produit : rien ne bouge, rien ne change. D'abord parce que la norme dont chacun se croit l'origine est étrangement pareille d'un individu-consommateur à l'autre ; ensuite parce que la quête d'approbation ainsi que le besoin de surveillance et de contrôle ont pour effet de nous occuper sans relâche, d'épuiser la moindre réserve de temps dont nous disposons.

D'ailleurs, le temps consacré à la surveillance et à l'évaluation ne cesse d'augmenter, les organisations étant de plus en plus dominées par des individus ayant intériorisé la commande du nouveau régime. Avec le triomphe d'une nouvelle classe de gestionnaires rompus aux exercices technocratiques, les instances de vérification et de contrôle se multiplient, les certifications se répandent, des millions de rapports et de bilans sont rédigés, les régulations sont clarifiées et renforcées (plan-cadre de ceci, devis de cela, nouvelle politique de ceci, comité de vigie de cela, nouvelle grille de ceci, nouveau quota de cela) sans qu'on sache si toute cette activité est vraiment destinée à assurer

l'efficacité et la probité des organisations ou si elle n'est pas secrètement – ou inconsciemment – menée afin de priver de temps et d'énergie ceux qui auraient les moyens d'agir. La tendance de l'époque est à l'évaluation, à l'autoévaluation, à l'évaluation de l'évaluation, ou si l'on préfère, traduit dans la novlangue managériale : à l'évaluation des mécanismes de contrôle de l'assurance-qualité. À l'évaluation de quoi au juste ? Des programmes, des services, des prestations, des performances, de tout ce sur quoi un humain est capable de se prononcer et peut-être plus encore de ce sur quoi il n'a rien à dire. Celui qui se trouve dans le camp des évalués ne peut jamais s'opposer à sa mise en examen, pour la bonne raison que nul ne peut certifier qu'il n'existe pas de problème qui nécessiterait une solution. Sans compter que celui qui s'oppose à l'évaluation, ou remet simplement en question son utilité, est d'emblée considéré comme suspect, dans la mesure où son refus laisse entendre qu'il a quelque chose à cacher, qu'il n'adhère pas au sacro-saint principe d'imputabilité. Les entreprises d'évaluation instaurent une terreur douce : chacun doit s'y soumettre de bon gré et faire preuve de transparence, se montrer toujours prêt à s'exhiber, voire à faire acte de contrition, avec pour seule consolation l'assurance de se retrouver un jour du côté de ceux qui évaluent et peut-être même, délicieuse éventualité : d'évaluer ceux qui ont aujourd'hui pour tâche de l'évaluer. Et le plus beau, c'est que les évaluations parviennent toujours à identifier des problèmes (c'est le propre d'une évaluation d'en trouver : une évaluation qui ne détecterait aucun problème ne serait pas crédible), des problèmes qui sont ou bien insolubles ou bien difficilement solubles, ou alors susceptibles, une fois résolus, d'entraîner de nouveaux déséquilibres, auquel cas il est assuré qu'une nouvelle procédure de révision sera nécessaire, si bien que chacun se trouve engagé dans un processus dont il est sûr de ne jamais connaître la fin.

5.

Dans le nouveau régime de conformité, je l'ai déjà dit, l'individu en quête de liberté ne se bute pas à une autorité ou à des normes résolument extérieures à lui-même ; en tout cas, à aucune autorité ni aucune norme qu'il n'aurait pas aussi intériorisées au point de s'en croire au moins en partie l'auteur. Dans ce contexte, il devient particulièrement difficile pour l'individu de marquer sa dissidence,

car il lui faut alors s'opposer non pas simplement à une instance extérieure, mais à un ordre qui se trouve aussi en lui-même, c'est-à-dire, en somme, tâcher de comprendre comment il peut se montrer complice de ce qu'il dénonce. Il faut dire que l'individu en quête de liberté doit affronter un problème beaucoup plus fondamental, qui l'empêche de pousser trop loin son questionnement : la pénurie de temps. L'apaisement spectaculaire de nos sociétés tient au fait que l'individu accepte une quantité de tâches qui dépasse toujours, et de loin, ses capacités d'action. Même s'il voulait se révolter, il ne trouverait tout simplement pas le temps de le faire. Chaque domaine de l'existence étant susceptible de faire l'objet d'une surveillance et d'une évaluation, il lui faut livrer une performance sans faille, exigeant de sa part un investissement toujours plus grand en ressources et en énergie. Il s'agit bien sûr de travailler toujours plus fort, à l'instar d'Elon Musk, patron génial de Tesla et héros incontesté de mes étudiants, qui travaille cent-vingt heures par semaine, de gagner plus, toujours plus, d'obtenir de bonnes notes de la part des patrons, des clients, des étudiants, de pouvoir se considérer comme l'un des meilleurs dans son champ d'expertise. Mais la performance exigée dépasse de loin le cadre de la profession. Car le nouveau régime préside à *une extension sans précédent du domaine du travail* : tout ce que nous vivons, faisons et disons est susceptible de se voir encadré, mesuré à l'aune de critères et d'attentes toujours plus élevés. Le parent, l'amant, l'ami, le frère, la sœur, voilà autant de rôles qui peuvent se transformer en occasions de performance. Même ce que nous considérons comme du temps « libre » est susceptible de se transformer en travail. Le philosophe Gunther Anders remarquait très justement que la raison pour laquelle les modernes avaient commencé à faire du sport tenait au fait que le « vrai » travail ne les épuisait plus, qu'ils disposaient d'une réserve de temps et d'énergie devant être dépensée dans un cadre nouveau¹³.

Le même raisonnement peut s'appliquer aux activités de consommation. Pour quelle raison passons-nous autant de temps dans les boutiques et sur les sites de vente en ligne à chasser les aubaines, à comparer les évaluations des acheteurs et des guides du consommateur, à mesurer les avantages et les inconvénients des innombrables modèles de voitures, de sècheuses et de robots

culinaires qui sont à notre disposition, sinon parce que la consommation est devenue une activité « productive » au même titre que notre profession, qu'il s'agit d'une forme à peine déguisée de travail ? Pourquoi consacrons-nous tant de ressources à repenser la décoration intérieure de notre salon ou l'aménagement de notre nouvelle cuisine,

Ce que le nouveau régime de conformité nous empêche de voir, c'est qu'il est précisément cela, un régime de conformité.

tant d'énergie à trouver la couleur de vêtements qui s'ajustera à notre teint ou cette énième paire de chaussures qui nous donnera meilleure allure, à peser le pour et le contre d'un objet aussi dérisoire qu'une ampoule électrique, qui se décline en une variété infinie de formes et de modèles (faut-il privilégier le faible coût ? la durabilité ? la faible empreinte écologique ? le modèle halogène ou DEL ? la lumière chaude ou froide ? etc.), sinon pour la bonne raison que le nouveau régime de conformité nous demande d'exercer notre jugement jusque dans les domaines les plus anodins, les plus insignifiants de l'existence ? Je me souviens du vibrant appel que le président Bush avait lancé à ses concitoyens le lendemain des attentats du 11 septembre 2001, « *Go shopping* », comme si le magasinage – et non la réunion avec les proches ou même le retour au travail – était l'activité la plus nécessaire, la plus urgente à laquelle il fallait se livrer. Un tel appel confirmait que la consommation est le premier devoir de tout bon patriote, la manière pour chaque individu de se rendre vraiment utile. La liberté de choisir, à laquelle nous convie la consommation, devient en vérité une obligation dont nous ne voyons pas la fin, le « miracle » du nouveau régime de conformité étant de nous occuper si complètement à ces tâches futiles que nous n'avons plus de temps ni d'énergie pour nous occuper de ce qui compte vraiment. Bref, le nouveau régime a

réussi l'exploit de rendre la liberté ennuyante, de nous la faire voir, comme Karl Rossmann, héros de *L'Amérique* de Kafka, comme entièrement dépourvue d'intérêt. Je ne m'explique pas autrement le fait qu'une société en théorie aussi libre que la nôtre ne produise aucune force d'opposition capable de provoquer la moindre révolte, le moindre bouleversement.

La consommation assure la circulation des marchandises, dont le rythme de remplacement va s'accéléralant. L'enjeu de la machine est de nourrir l'appétit de nouveauté, quitte à nous culpabiliser quand l'envie de consommer vient à manquer. Le renversement par rapport au monde ancien est d'ailleurs spectaculaire : aujourd'hui, l'individu coupable n'est plus celui qui nourrit un désir interdit (comme c'était le cas de nos ancêtres, accablés par la conscience du péché), mais celui qui ne désire pas assez. J'insiste : la faute suprême dans le nouveau régime de conformité, la vraie source de la honte, ce n'est pas de désirer trop, c'est de ne pas désirer assez. « Notre finitude actuelle, écrit Anders, ne consiste plus dans le fait d'être des *animalia indigentia*, des animaux ayant des besoins, mais, au contraire, dans le fait que nous n'avons que trop peu de besoins (au grand regret de l'inconsolable industrie) – bref, elle consiste en notre manque de manque¹⁴. » Mais que nous désirions ou non les objets ne change rien à l'affaire : les objets n'ont plus besoin de notre désir, car ce sont eux, en vérité, qui nous désirent et nous appellent, moins pour que nous les consommions qu'afin qu'eux nous consomment et nous consomment, qu'ils nous épuisent en s'épuisant, cela d'autant plus efficacement qu'ils sont conçus pour mourir à plus ou moins brève échéance et être remplacés par de nouveaux produits que nous aurons choisis en les implorant de durer, c'est-à-dire de retarder l'échéance de leur disparition. En ce sens, il est clair que plus nous possédons d'objets, et plus les objets que nous possédons sont sophistiqués, plus nous sommes à la merci de leur bon vouloir, dépendants de leur fonctionnement, des « pouvoirs » qu'ils nous offrent. Les objets, appareils et machines que nous possédons forment un étrange troupeau, grondant, bipant et sonnante, qui réclame, comme jadis le bétail de la ferme, notre attention et nos soins. N'est-il jamais venu à l'esprit de personne que si nous passons autant de temps les yeux rivés sur l'écran de notre téléphone portable, de notre tablette ou de notre ordinateur, si nous sommes attentifs au moindre

son, à la moindre lueur ou vibration qu'ils émettent, c'est que ces appareils ont *besoin* d'être regardés, comme les enfants que nous aimons, qu'ils sont conçus très précisément pour nous faire sentir un tel besoin, que ce n'est pas nous qui avons d'abord besoin d'eux, mais eux qui exigent que nous les chérissions ? L'extraordinaire développement des technologies de la communication n'a pu qu'accélérer l'extension du domaine du travail dans chacune des parties de notre existence, et réduire d'autant notre espace de liberté, en nous forçant à maintenir une disponibilité de tous les instants (qui peut encore prétendre aujourd'hui être injoignable ?), en nous assignant la tâche d'assurer notre propre représentation sur un nombre grandissant de plateformes.

Au fond, ce que le nouveau régime de conformité nous empêche de voir, c'est qu'il est précisément cela, un régime de conformité, dont l'efficacité repose sur l'existence de normes et de contraintes, de limites et de devoirs qui ont pour caractéristique première de se nier en tant que normes et contraintes, limites et devoirs. Le trait le plus phénoménal d'un tel régime tient sans doute au fait qu'il

est le premier à avoir convaincu les individus de faire ce qu'il demande sans qu'ils s'y sentent forcés, c'est-à-dire en croyant agir en toute liberté. Or il faut concevoir la possibilité que la liberté existe en quantité à peu près égale et plus ou moins limitée peu importe l'époque, qu'une époque comme la nôtre n'est pas significativement plus libre que les autres, dans la mesure où la disparition de certaines contraintes est toujours compensée par l'apparition de nouvelles formes de contrôle, que les travailleurs-consommateurs que nous sommes ne sont pas tellement plus libres que les ouvriers du 19^e siècle, les serfs du Moyen Âge ou les esclaves de l'Antiquité, mais qu'ils sont tout simplement libres *autrement*, que ce qui varie, ce sont les modalités et le champ d'application de la liberté. Une telle « découverte », aussi partielle et partielle qu'elle soit, ne manque pas de laisser un goût amer. Mais j'aime penser, comme l'écrivait Multatuli, que les illusions perdues sont autant de vérités trouvées, que seule la vérité – aussi limitée que soient les moyens de celui qui croit l'avoir trouvée – a le pouvoir de rendre libre. ■

1. *Rapport mondial sur la violence et la santé*, Organisation mondiale de la santé, 2002, http://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/42545/9242545619_fre.pdf (consulté le 3 octobre 2018). Sur les 56 millions de personnes mortes en 2000, 830 000 sont mortes de cause violente (guerre, criminalité), alors que 1,3 million sont décédées dans des accidents de la route.
2. D'ici quelques années, ainsi que l'ont annoncé des représentants du Parti communiste chinois, un vaste réseau de surveillance comprenant plus de 200 millions de caméras publiques permettra de mesurer le degré de conformité des citoyens aux attentes du régime. Ceux qui obtiendront les meilleurs scores jouiront d'un accès prioritaire aux meilleures universités et aux meilleurs emplois, aux prêts à bas taux et ainsi de suite, tandis que les moins performants seront au contraire systématiquement défavorisés. (Voir Elsa Trujillo, « La Chine commence déjà à mettre en place son système de notation des citoyens prévu pour 2020 », *Le Figaro*, 20 mars 2018 ; voir aussi <http://mobile.abc.net.au/news/2018-09-18/china-social-credit-a-model-citizen-in-a-digital-dictatorship/10200278>.)
3. C'est le cas de Galilée, qui défendra ses thèses sur l'héliocentrisme en proposant une relecture de la tradition qui s'appuie sur la pensée de saint Jérôme (« Il est de nombreux passages de l'Écriture qui doivent être interprétés selon les idées du temps et non selon la vérité même des choses ») et plus encore sur celle de saint Augustin, qu'il cite dans une lettre à Christine de Lorraine : « S'il arrive que l'autorité des Saintes Écritures apparait en opposition avec une raison manifeste et certaine, cela veut dire que celui qui interprète l'Écriture ne la comprend pas de manière convenable ; ce n'est pas le sens de l'Écriture qui s'oppose à la vérité, mais le sens qu'il a voulu lui donner ; ce qui s'oppose à l'Écriture, ce n'est pas ce qui est en elle mais ce qu'il y a mis lui-même, croyant que cela constituait son sens » (« Lettre à Mme Christine de Lorraine » (1615), traduite

- de l'italien par François Russo, *Revue d'histoire des sciences*, 1964, vol. 17, n° 4, p. 346). Ici, la défense de la nouveauté contenue dans le présent passe très précisément par la lutte d'un passé contre un autre passé.
4. Guillaume Apollinaire, « Zone », *Alcools*, Gallimard, 1913.
5. Valéry Larbaud, « Ode », *Les poésies d'A. O. Barnabooth*, Gallimard, 1913 ; et Georges Fourest, « Sardines à l'huile », *La négresse blonde*, José Corti, 1989 [1909].
6. René Char, *Fureur et mystère. Feuilles d'Hypnos*, feuillet 62, Gallimard, 1948, p. 190. Le poète, confiera Char dans un entretien, « n'a pas de mémoire. Ce qu'on lui demande, c'est d'aller de l'avant » (Jean Baufret, « L'entretien sous le marronnier », *L'Arc*, n° 22, Paris, 1963, p. 27).
7. Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, L'Hexagone, coll. « Typo », 1990, p. 74.
8. *Ibid.*, p. 70.
9. Peter Sloterdijk, *Après nous le déluge. Les temps modernes comme expérience antigénéalogique*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Payot, 2016, p. 66.
10. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Le Seuil, 2003, p. 57.
11. Thomas Luckman, *The Invisible Religion. The Problem of Religion in Modern Society*, Collier-Macmillan, 1967. Luckman parle de « *self-transcendence* » ; je remercie Jean-Philippe Pleau de m'avoir fait découvrir ce penseur.
12. J'emprunte l'expression à un essai d'Isabelle Dau-nais : « Le besoin d'être surveillé », *L'Inconvénient*, n° 49, mai 2012, p. 17-25.
13. « En fait, écrit Anders, l'origine du sport actuel est le travail actuel trop léger » (Gunther Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, tome 2, traduit de l'allemand par Christophe David, Fario, coll. « Ivraé », 2011, p. 104).
14. *Ibid.*, p. 19.